

Jean Giono, dont on classe souvent l'œuvre dans la littérature régionale, a chanté il est vrai la nature et la Provence, une Provence de la ruralité dont le livre Que ma joie demeure reste un exemple.



Un hameau agricole sur un plateau de Haute Provence, le plateau Grémone, au début du XX^e siècle. Bobi, acrobate itinérant, arrive à la ferme de Jourdan, un fermier pessimiste et dénué de joie de vivre et tente de l'insuffler la gratuité de l'existence : la constellation d'étoiles Orion-fleur de carotte, la nature au printemps, la présence d'un cerf, la beauté d'un champ de narcisses ou de pervenches... Voilà qui devrait enchainer les défenseurs de la Planète terre.

Le texte décrit sous la forme d'une sorte de découverte enivrante le métier à tisser et l'espèce de fusion entre la tisserande et l'outil. A la ferme des Jourdan Marthe, Bobi et Jourdan viennent de construire un magnifique métier à tisser.

Arrive Barbe, une vieille parente, aussitôt saisie d'admiration et qui se met au travail.

Texte : Jean Giono, *Que ma joie demeure* (1934)

La navette volait d'elle-même, sans efforts. Elle se posait d'un côté dans la paume droite. La main ne se refermait pas et la navette s'envolait toute seule vers la paume gauche, **comme un oiseau qui se pose et repart.**

Ils s'étaient approchés tous les trois pour la regarder travailler. Ils voyaient l'étoffe se construire sous le peigne et augmenter de moment en moment **comme une eau qui s'entasse dans un bassin.**

Et Barbe se mit à chanter. On n'entendait pas toutes les paroles. On entendait : « Aime joie, aime joie » ; puis le bruit claquetant des baguettes de la navette, de la barre, le tremblement sourd des montants, puis : « Aime joie, aime joie ! »

– Qu'est-ce que vous chantez ? cria Marthe.

– Quoi ? cria Barbe.

– La chanson.

– « Oui », cria Barbe.

Mais elle continua à chanter et à travailler toujours pareil.

Bobi et Jourdan se reculèrent. Ils étaient enivrés **comme des alouettes** devant cette vieille femme sèche qui tremblait sans arrêt dans un halo de petits mouvements précis et par ce mot de joie, joie, joie, qui sonnait régulièrement dans le travail **comme un bruit naturel.**

Ils essayèrent de sortir mais ils rentrèrent. Ils essayèrent de s'occuper à emmancher une hache. Ils ne pouvaient plus réussir à avoir la tête paisible. Ils étaient saouls. On aurait pu les prendre tous les deux sous un chapeau. Marthe avait eu moins de force. Elle regardait ; elle écoutait. Elle était émue tout doucement par les mêmes gestes que Barbe, **comme quand le vent frappe** d'un bord sur l'étang de Randoulet et que sur l'autre **bord la vague bouge.**



La tisserande, Ernst Bieler, suisse, 1863-1948

ELEMENTS POUR LE COMMENTAIRE

La réhabilitation du travail

Une vieille femme devant un métier à tisser. Cela pourrait n'être qu'une scène banale. Mais l'auteur en fait une sorte de rencontre exaltante, formidablement animée et surtout une réhabilitation du travail. L'outil semble animée d'une vie propre : « *la navette volait d'elle-même, sans efforts* ». Rien de comparable avec le travail comme une peine, avec la sueur et l'effort physique. Cette absence apparente d'effort se combine avec la rapidité du tissu. L'étoffe se construit à une vitesse étonnante. Le travail apparaît léger, « sans effort » et on relève sept occurrences sur mot « joie ».

Une scène de théâtre

Ce court passage du roman *Que m'a joie demeure* expose de manière presque théâtrale et poétique une scène typique des campagnes à cette époque, celle d'une vieille femme œuvrant sur un métier à tisser.

Deux femmes, Marthe et Barbe, et deux hommes, Bobi et Jourdan, animent l'extrait. Comme dans une scène de théâtre, on trouve un personnage central, Barbe, et un personnage secondaire, Marthe. Les deux hommes font office de spectateur. Ils n'interviennent pas, ils regardent.

Au théâtre, les objets comptent. Il en est de même ici. Le métier à tisser et l'objet central dans une absence de décor. Tout concourt à orienter l'attention sur cet instrument de tissage.

Le court dialogue constitué de quatre répliques s'apparente à une stichomythie.

Une écriture poétique

Au-delà du caractère théâtral, l'écriture de Giono est poétique. Quatre éléments structurent la description : l'eau, l'oiseau, le vent, la vague, comme autant de comparaison (marquée par la présence du « comme »). Les verbes qui accompagnent l'évocation de ces éléments sont autant de verbes d'action : l'oiseau « se pose et repart » comme la navette qui semble douée d'une vie propre, avec la rapidité caractéristique des oiseaux. L'eau qui « s'entasse dans un bassin » évoque la croissance du tissu, croissance rapide.

L'effet de la vieille tisserande

Les deux autres comparaisons sont liées à Marthe et au pouvoir d'évocation du travail de la tisserande. Là encore c'est la nature qui est présente, une nature familière : l'étang est nommé, (Randoulet) c'est cet étang précis connu de chacun de ces personnages. Analogiquement le vent est le mouvement de la tisserande, et la vague l'effet sur l'autre bord. Sur une rive, une femme, sur l'autre rive, une autre femme, que touche la force du vent sur l'autre rive. Car, d'un côté on a la vieille femme qui connaît le métier à tisser et surtout qui en éprouve de la joie. Elle est sur la rive de la connaissance et du bonheur, bonheur qu'en une certaine manière, elle ne partage pas. Elle est en effet toute à sa joie et elle chante pour elle, non pour être entendue.

De même, les deux hommes sont « enivrés comme des alouettes » (dont le vol est en espalier)

La magie et le bonheur du travail des mains

L'ensemble donne le sentiment d'une fabrication « magique », il y a quelque chose de merveilleux dans ce tissu qui apparaît sous les mains de « fée » d'une vieille femme. Elle semble par ailleurs elle aussi revivre en retrouvant un objet qui fait partie de son univers.

« Aimer » et « joie » sont les seuls mots que les spectateurs peuvent capter. La magie du métier à tisser comme celle du moment décrit est présente dans tout le texte. Le travail semble se dérouler tout seul : « la navette volait d'elle-même ».

Le réalisme de la scène

L'auteur expose une vision optimiste du travail mais sous une forme descriptive précise. Le premier paragraphe décrit avec précision le mouvement de la navette: « elle se passait d'un côté dans la paume droite ». Les termes techniques sont là : la navette » et on voit l'étoffe « se construire ».

Ce réalisme est soutenu par la brève description de cette vieille femme « sèche » et dont les mains sont capables d'une telle prouesse, avec « de petits mouvements précis ». La dimension technique de ce travail, de cette œuvre des mains est présente tout au long du texte. C'est une profonde connaissance et une grande technicité qui sont évoquées dans ces quelques lignes.

Les émotions suscitées

Ce travail des mains suscite de profondes émotions autour de lui, une véritable ivresse pour les hommes : « ils étaient saouls ».

Marthe est la seule qui s'approche de la vieille dame et qui lui parle. C'est un univers de femmes que le tissage. Il implique la mise à distance des deux hommes: « Bobi et Jourdan se reculèrent ». Ils paraissent intimidés par la scène et cherchent à s'en extraire. La différenciation sexuelle est accentuée à travers les outils masculins : ils « s'occupent à emmancher une hache ».

Conclusion

Le texte se présente comme une petite scène d'un spectacle sur la vie à la campagne, sur la vie rurale. Autour d'un métier à tisser activé par le personnage principal Barbe, les acteurs spectateurs sur scène et les lecteurs spectateurs observent avec attention les faits et gestes de cette dernière, dans un univers sonore de joie exprimée, transmise et profondément ressentie.